

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 80 (1935)
Heft: 8-9

Artikel: Prophéties sur la guerre de 1914-1918
Autor: Mayer, Emile
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-341654>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Prophéties sur la guerre de 1914-1918

C'est de l'immobilisation des armées en présence qu'il s'agit ici. Après la « course à la mer », les opérations sont devenues stagneantes, à la surprise de tout le monde, sauf de quelques rares personnes dont les prédictions et les avertissements n'avaient rencontré que de l'incrédulité. Ces personnes elles-mêmes, d'ailleurs, hésitaient à croire à ce qu'elles annonçaient. Et c'est précisément à ce caractère qu'on reconnaît les prophètes. Ils prédisent l'avenir tel qu'il leur est révélé par une inspiration divine ou par une intuition personnelle sans qu'aucun raisonnement intervienne. La pythie de Delphes, dans ses transports, ne faisait que transmettre les oracles dictés par Apollon. C'est par sa bouche que parlait le dieu. La devineresse était comme inconsciente des paroles qu'elle proférait. Elle en était irresponsable.

Prévoir n'est pas prophétiser : c'est déterminer les réactions que telle ou telle circonstance provoquera, ou tel ou tel acte ; c'est envisager ce qui se passera probablement si certaines conceptions hypothétiques se réalisent. Par exemple, il suffit d'admettre que l'histoire est un perpétuel recommencement, pour en déduire que des situations identiques évoluent et se dénouent par un processus semblable. Autre exemple : s'il est toujours vrai, comme l'affirmait naguère l'art militaire, que la puissance acquise par le feu rend les fronts inviolables et que, par conséquent, on ne peut attaquer efficacement une ligne de bataille qu'en débordant l'une au moins de ses ailes, on est fondé à en conclure que la victoire est impossible si ces ailes sont mises à l'abri d'un enveloppement. Autrement dit, on procède par syllogismes, et la valeur du troisième terme, c'est-à-dire

la prédiction, dépend alors exclusivement de la valeur des prémisses. Mais il est assez rare qu'on envisage l'avenir par cette méthode rationnelle et rigoureuse. Nous verrons que la plupart des « prophètes » de la stabilisation de la guerre n'ont fait qu'obéir à leur instinct, à ce qu'on pourrait appeler leur flair divinatoire.

On a reconnu ce don au fantaisiste scientifique H.-G. Wells, qui, dans ses *Anticipations* (publiées en 1902) a fait un tableau très poussé, très minutieux, de la façon dont se dérouleraient les opérations militaires, en cas de nouvelles hostilités. Il montrait les armées adverses se déroulant l'une en face de l'autre en longues lignes, s'étirant comme des cordons, mais restant à peu près inertes. Du moins, n'entrevoyait-il pas l'éventualité d'un « engagement général dirigé par un grand capitaine, ayant le commandement suprême du champ de bataille ». Il faisait seulement prévoir des tentatives de l'un des partis pour refouler, sinon pour percer, le front de l'autre.

Quelque part, loin en arrière, l'organisateur principal se tiendra au centre téléphonique de son front de combat : il enverra ici des renforts, là des ravitailleurs, tout en surveillant attentivement la poussée incessante et acharnée qui cherchera à venir à bout de sa résistance.

Derrière cette ligne de tir, et pendant qu'elle soutiendra le premier choc, une vaste étendue de pays sera déblayée et transformée pour les besoins de la guerre. Dénormes machines seront mises en œuvre pour faire une deuxième, une troisième, une quatrième ligne de retranchements prêts à être utilisées si la première est forcée.

Des pistes transversales seront établies que parcourront des cyclistes perpétuellement en alerte pour secourir les points qui fléchiront, et, par les grandes routes spéciales réservées au trafic automobile, dénormes canons à longue portée arriveront en hâte. On aura recours, pour l'emploi efficace de ces canons, à des ballons captifs montant et descendant incessamment et étudiant la distribution des forces ennemis ; on pourra ainsi diriger sur les engins et les renforts ennemis derrière la ligne de combat le feu de grands canons aisément mobiles, parer aux plans nocturnes de l'adversaire, et chercher le point faible de sa tactique et de sa stratégie d'un bout à l'autre de sa ligne sinuose d'attaque.

Cette description précise s'est trouvée répondre assez exactement à la réalité. On sent néanmoins quelque incertitude dans les détails. L'auteur n'est manifestement pas un homme du métier, au courant de la technique. Il s'abandonne aux suggestions fantaisistes de son imagination. Son artillerie lourde se déplace avec trop de facilité, et les renseignements apportés par ses cyclistes seraient avantageusement envoyés par le téléphone. Et celui-ci rend inutile le va-et-vient des « saucisses ».

Sans doute, il y a des parties géniales dans les intuitions de Wells. Mais, en même temps, que d'erreurs ! S'il a entrevu l'énorme importance acquise par l'aviation, s'il a pressenti les répercussions sociales de la guerre, s'il s'est fait des idées dont l'événement a démontré la justesse sur le rôle réservé aux populations, sur la situation relative des combattants et des non-combattants, sur la mise en œuvre par l'Etat de tous les moyens de défense, sur la nécessité où on se trouve de se préparer au commandement par des études sérieuses et intelligentes au lieu de compter sur les qualités sportives par quoi se distinguaient les officiers anglais et qu'ils croyaient suffisantes jusqu'au jour où l'épreuve décisive d'une guerre extraordinairement dure a dissipé leur illusion, il s'est gravement trompé en mainte occasion et sur des points essentiels. Il n'a pas cru à la guerre sous-marine. « Mon imagination, a-t-il écrit, refuse de concevoir des sous-marins qui fassent autre chose qu'étoffer leur équipage ou s'échouer au fond de la mer. »

Plus grave encore est l'obstination à méconnaître les vertus de la défensive. Wells compte sur l'inégalité des moyens mis en œuvre de part et d'autre pour provoquer une rupture de l'équilibre, c'est-à-dire le fléchissement de l'un des adversaires aux prises. Et, à ce sujet, il s'exprime en ces termes dont on ne saurait méconnaître la netteté ni la fausseté : « La certitude inébranlable à laquelle on arrive, c'est que le parti qui frappera le plus vite et le plus fort l'emportera, avec ou sans ou malgré tous les engins massifs de défense. Et, quelle que soit la perfec-

tion de ces engins, rien n'ébranlera notre opinion à cet égard ».

Ainsi, c'est en présence d'une croyance, d'une foi, que nous nous trouvons. C'est à une sorte de mystique que nous avons affaire. Or, nous verrons que les prophéties sont le plus souvent viciées par un excès de confiance en soi et en certaines idées préconçues. Le doute est à la base des prévisions les plus sûres : on n'a chance d'arriver à une quasi-certitude qu'à force d'incertitude. Les esprits inquiets réussissent parfois à atteindre la quiétude, la sérénité des temples édifiés par la science, comme disait le poète latin. La paix de l'âme succède à ses agitations.

C'est également à des idées préconçues qu'a obéi Jean de Bloch en publiant (1898) trois gros volumes où Wells a déclaré (dans le *Temps* du 16 janvier 1916) qu'il avait pris les éléments de ses conceptions relatives à la guerre de l'avenir. Jean de Bloch, riche financier russe, membre influent du Conseil de l'empire, très écouté du tsar Nicolas II, pacifiste convaincu, a déterminé ce souverain à prendre l'initiative de l'entente qui devait aboutir à la création du tribunal d'arbitrage de La Haye.

C'est surtout comme homme d'affaires qu'il était hostile à la guerre : il lui reprochait d'entraîner en pure perte la destruction de beaucoup de richesses, et il a consacré une partie de sa grande fortune à dresser (ou plutôt à faire dresser) contre elle le volumineux réquisitoire dont il vient d'être question. Il a chargé plusieurs secrétaires de dépouiller toutes les œuvres des écrivains militaires pour en extraire des arguments en faveur de sa thèse, et il a consigné les résultats de cette enquête dans sa publication de 1898. C'est une réunion tendancieuse de textes réunis sans esprit critique, sans compétence technique. Aussi y a-t-il accepté des théories combattues par l'orthodoxie de l'époque, et dont l'événement devait mettre la justesse en évidence. Mais il ne l'a pas fait exprès, pourrait-on dire, en ce sens qu'il n'a été guidé par aucun raisonnement et qu'il a été simplement l'heureuse victime d'une opinion préétablie,

à l'appui de laquelle il a trouvé peu d'auteurs à citer¹.

Les frères J.-H. Rosny ont publié en 1902 une *Histoire de la guerre anglo-boer* dans laquelle on lit (pages 312-313) :

Quand, plus tard, des armées européennes se renconteront, peut-être faudra-t-il se rappeler... deux points importants : les effets presque nuls de l'artillerie contre une infanterie retranchée dans des ouvrages de terre, la difficulté d'une attaque en plaine, même par l'infanterie dispersée.

Le soldat anglais est brave. S'il n'a pas réussi les attaques de front, s'il s'est laissé démoraliser, malgré des pertes relativement faibles, ne faudrait-il pas en conclure que toutes les troupes européennes feraient de même, le cas échéant ?

Dès lors, les grands généraux éviteront toutes tentatives déterminées. Quand manquera la ressource de déborder, de tourner l'ennemi, le combat adoptera l'allure d'un guet patient : les positions seront prises en quelque sorte par infiltration.

A la vérité, on ne voit pas très bien ce que les auteurs entendent par cette sorte d'infiltration par quoi on arriverait à conquérir le terrain. Leur vaticination plus ou moins obscure a bien le caractère sibyllin qui convient en la circonstance. Mais ils ont vu juste les éléments essentiels du problème : l'inefficacité de l'action directe sur le front, la nécessité d'agir sur les flancs, et l'obligation, si ces flancs sont inaccessibles et inexpugnables, de se résigner à un « guet patient » dans l'attente de l'occasion favorable, attente qui correspond à la période du fameux « grignotage ». C'est bien cette allure, cette forme, que le combat a « adoptées », parce qu'il ne pouvait pas ne pas les adopter. Ce n'est pas la volonté des hommes, celle des généraux en chef, qui a conduit à la stabilisation : c'est la force des choses qui l'a imposée.

¹ Il y en avait pourtant quelques-uns. J'ai personnellement le souvenir d'études publiées il y a près d'un demi-siècle dans le *Journal des Sciences militaires* et où les opérations militaires de l'avenir étaient décrites telles qu'elles ont été quelque trente-cinq ans plus tard, de 1914 à 1918. *La bataille de la Vesle* et *Les grandes questions du jour*, par le commandant Nigotte, sont des écrits dignes d'être rappelés, car ils contiennent bien des aperçus originaux et des prévisions dont les faits ont démontré l'exactitude, alors que personne n'y croyait à l'époque où il les a émises. Je tiens à profiter de l'occasion qui m'est offerte pour rendre hommage à la prescience de cet esprit hardi dont ses contemporains ont méconnu la valeur et que les générations suivantes ont ignoré.

Les prévisions de l'économiste russe Jean de Bloch, celles du fantaisiste anglais H.-G. Wells, celles des romanciers belges J.-H. Rosny, n'ont pas moins de valeur que les conceptions des professionnels. Bien peu d'officiers français, pour ne parler que de mes compatriotes, ont su lire dans le livre du destin. Bien peu ont entrevu ce que l'avenir réservait à l'art militaire et les surprises qui attendaient la tactique et la tragédie. Certains, pourtant, ont approché de la vérité, ils l'ont frôlée, mais sans parvenir à la saisir.

Il en est trois ou quatre pourtant dont les intuitions méritent d'être signalées.

Je citerai, en particulier, ce passage du cours de tactique générale professé à l'Ecole de guerre, en 1904, par le lieutenant-colonel Verraux :

Nous pouvons prévoir que les luttes futures présenteront deux périodes : la première sera celle des heurts formidables, — un seul peut-être, deux ou trois tout au plus, — à la suite desquels l'un des adversaires triomphera de l'autre ; dans la seconde, le vaincu s'accrochant au sol de la patrie avec toute l'énergie du désespoir, s'apprêtera, comme le fauve aux abois qui multiplie les coups de ses défenses naturelles, à vendre chèrement sa vie ou à en payer moins cher la rançon.

A chacune de ces deux périodes, on mettra en œuvre des procédés différents : au cours de l'une, on verra toutes les forces vives des nations en cause, déjà tendues à l'extrême pendant de longues années de paix, se précipiter les unes contre les autres, s'aborder avec furie, se poursuivre sans relâche, jusqu'à ce que l'une d'elles tombe ; au cours de l'autre, les armées opéreront avec une allure plus calme : elles feront de la guerre de siège, des incursions contre les communications, de la guerre locale... Ce sera une réminiscence de la guerre d'autrefois.

Nous retrouvons ici quelques traits de la physionomie qu'ont présentée les opérations en 1914 : la ruée initiale des deux armées l'une contre l'autre ; le choc à la bataille des frontières ; puis la résistance du vaincu s'accrochant au sol pour arrêter l'envahisseur, et, à partir de ce moment, la guerre de siège succédant à la guerre de mouvement.

Ce caractère nouveau de la lutte avait été déjà pressenti, plus ou moins vaguement, dès 1892, par un officier du génie

qui, dans son *Cours autographié de fortification du champ de bataille*, disait que, « grâce à la poudre sans fumée et au fusil à tir rapide et rasant, la fortification du champ de bataille — (et les tranchées, les réseaux de fils de fer barbelés, remarquons-le, ne sont pas autre chose), — modifie de fond en comble les propriétés balistiques et j'oserais presque dire les formes du terrain ».

Cette formule un peu étrange fait allusion à l'opinion, émise par Napoléon, que l'avantage est aux occupants d'une hauteur lorsqu'ils la défendent.

L'assaillant, en effet, ne peut gravir la pente que lentement. L'emploi de ses armes lui est difficile. Il offre donc, pendant l'ascension, une cible commode à l'ennemi bien posté, et qui, tirant de haut en bas, se trouve dans de bonnes conditions pour l'atteindre. Ces propriétés tactiques de la montagne, les défenses accessoires (tranchées et réseaux de barbelés) les fournissent aux terrains plats. C'est là ce que le capitaine Azibert entendait dire en attribuant à ces obstacles artificiels un effet de déformation topographique.

Il voyait donc les lignes assaillantes arrêtées, obligées de se frayer un chemin à grand'peine. Et il en tirait la conclusion que voici, et dont la justesse ne manquera pas de frapper le lecteur : « Ce n'est donc que lorsque l'infanterie de la défense aura été pulvérisée, anéantie, par l'artillerie, que le choc pourra se produire. Le choc, ou la menace du choc, ne servira désormais qu'à consommer une œuvre achevée par le feu de l'artillerie, — à enfoncer une porte ouverte, si j'ose ainsi parler ».

C'est bien, en effet, ce qui s'est produit, et l'auteur de ces prédictions a pu se flatter d'avoir été quelque peu un précurseur, du fait qu'il a mis en lumière la supériorité acquise par le canon. Mais il n'a pas vu — quoiqu'il fût officier du génie, c'est-à-dire appartenant à l'arme de la poliorcéétique, — que la guerre de mouvement pourrait être appelée à se transformer, dans certaines conditions, en guerre de siège.

C'est, au contraire, ce dont le colonel H. Montaigne a eu la pénétrante intuition, comme on pourra s'en convaincre en lisant cette page, véritablement remarquable, de son important ouvrage en trois volumes (*Vaincre*) publié au début de 1914 par la maison Berger-Levrault :

La bataille de l'avenir, affectant les allures et empruntant les procédés de la guerre de siège,—où la perfection de la technique, la puissance du matériel et l'abondance des approvisionnements, avec la persévération et la ténacité des combattants, jouent le rôle principal, — se prolongera non plus pendant des journées et des semaines, mais pendant des mois entiers.

Guerre d'ingénieurs ! Triomphe de la guerre scientifique !

Et l'immédiate conséquence de cette extrême durée de la bataille, ainsi que du développement considérable des voies de communication et des moyens de transport, fait que, dès que le contact aura été pris, dès que les troupes « de couverture » se seront agrippées, les nations belligérantes feront affluer sur le champ de bataille amorcé toutes les levées du pays. En d'autres termes, les guerres de l'avenir se résoudront en une seule et gigantesque bataille, qui se livrera près de la frontière ou sur la frontière même, et à laquelle concourront toutes les forces armées des deux adversaires.

Et cette bataille, décise ou indécise, amènera la fin de la guerre, car les Etats ennemis seront incapables de renouveler ou même de soutenir l'effort colossal.

Et l'action meurtrière s'étendra sur de vastes contrées. Et le champ de bataille, — si l'on désigne par ces mots toute l'étendue comprise entre le front de combat et les points extrêmes où se rassembleront les troupes qui participeront à l'action, — englobera jusqu'aux territoires entiers des peuples adverses. Car la bataille battra son plein dans les Vosges et sur la Meuse, tandis que les réserves qui décideront de la victoire seront d'un côté à Brest et à Bordeaux, de l'autre à Posen et à Dantzig.

Cette extension inouïe des champs de bataille ne permettra plus une action de direction énergique, constante et régulière, et la bataille se résoudra en une infinité de combats plus ou moins importants, déterminés par les circonstances de lieux et menés de façon presque indépendante les uns par rapport aux autres.

Et quelle forme affectera la manœuvre ? Comment la décision aura-t-elle lieu ?...

...Il est bien possible que la grande bataille des nations dégénère

en une barbare bataille d'usure où la victoire restera au peuple qui sera le mieux en état d'alimenter le combat, à celui qui, dans la fournaise, pourra jeter le dernier soldat. La bataille se décidera par épuisement. De fait, toute la tactique de la guerre de siège, à quoi l'on aime comparer la prochaine guerre de campagne, ne tend-elle pas à réduire l'ennemi à merci par la ruine progressive et systématique de toutes ses ressources ?

On ne saurait nier qu'il y avait là des vues prophétiques d'une surprenante justesse. Malheureusement, l'auteur de ces descriptions si précises, si substantielles, si larges, si pleines de sens divinatoire, malgré la hardiesse de sa pensée, s'est arrêté sur le seuil de la vérité, comme Moïse avant d'entrer sur la Terre promise. Il a voulu fermer la bouche au démon familier qui lui parlait, qui l'inspirait. Il s'est raidi contre la conception à laquelle la logique et la méditation l'avaient amené. Elle heurtait ses habitudes d'esprit et, en particulier, sa confiance dans l'offensive. La passivité lui déplaisait, le révoltait. La guerre d'usure ne répondait pas à l'idéal qu'il s'était fait. Aussi la traite-t-il de « barbare », et il laisse sourdre son indignation par cette réflexion mélancolique : « Je crains bien que cette conception brutale ne soit la nôtre, et que la guerre ne se présente à l'esprit de notre haut commandement sous la forme d'une rencontre de ce genre. » Il voulait n'avoir pas vu ce qu'il avait vu, parce qu'il trouvait déshonorante la pratique de la défensive.

Un autre auteur, en qui on a voulu voir un prophète de la guerre, Colin, a été victime d'une erreur analogue. Je veux parler de Jean Colin, écrivain militaire de premier ordre, et peut-être le premier historien militaire qui ait vécu de notre temps, à en croire M. Gabriel Hanotaux. Je ne suis pas loin de le juger de même, comme je l'ai dit, au moment de sa mort, dans la *Revue des études napoléoniennes* (livraison de juillet-août 1913). Mais, en même temps, je lui déniais le sens psychologique et le goût du rêve, c'est-à-dire l'aptitude à imaginer ce que sera demain. Aussi ses essais de vaticinations ont-ils été démentis par les faits, quoique traversés

de lueurs éclatantes qui jettent un éclat éblouissant sur certains points de l'obscur avenir.

Malheureusement, des convictions arrêtées et préconçues enlevaient à son esprit la complète indépendance nécessaire pour aborder les problèmes du genre de ceux dont il s'agit et elles troublaient la lucidité de son regard. Il était resté historien, trop historien, et marchait vers l'obscur avenir en gardant les yeux fixés sur le passé.

Il proclamait que « *rien n'a d'importance à la guerre que la bataille* », et il soulignait cet aphorisme qui traduit la pensée de Napoléon. Ayant vécu près d'un quart de siècle dans l'intimité de ce grand homme de guerre, ayant profondément étudié, commenté, discuté, ses actes, ses paroles et ses écrits, il s'est pénétré des principes qui ont dirigé l'empereur. Il a pu constater, avant d'être frappé mortellement en Macédoine par un éclat d'obus, que, en 1914, mieux eût valu ne pas chercher la bataille, et que la guerre s'est terminée sans qu'une opération ait été effectuée qui méritât ce nom.

* * *

S'il faut tirer quelque conclusion des pages qui précédent, il y a d'abord celle-ci, que, pour prévoir la forme que prendra la guerre de demain, il est bon de se libérer du souvenir du passé et des conclusions qu'on en a tirées. Les enseignements de l'histoire sont, le plus souvent, fallacieux, aussi fallacieux peut-être même plus fallacieux que les rêves de l'imagination. Ni ces rêves ni ces enseignements ne pouvant résoudre à coup sûr le problème que se posent tous les militaires, il faut se résigner à préparer la guerre sans savoir, même approximativement, quel sera son caractère. Et c'est là une seconde conclusion qui paraît évidente, mais qui répugne à nos habitudes d'esprit.

J'écrivais dans *l'Opinion*, le 8 mai 1909, soit cinq ans avant que l'Allemagne attaquât la France :

Nous devrions enseigner aux futurs chefs de nos armées... qu'ils entreront en campagne sans savoir d'après quelles règles la guerre se fera....

... Assurément, il doit paraître étrange de se refuser à prévoir ce que sera la guerre et de baser sur cette ignorance toute l'éducation de l'armée, du commandement et de la troupe...

... Se préparer à quelque chose de bien déterminé, c'est relativement facile. Mais il s'agit ici de travailler en vue d'un résultat sombre, à une œuvre mystérieuse, par des moyens incertains. Besogne ingrate et pénible. Mais, plus la tâche est ardue, plus le mérite est grand de l'avoir entreprise et menée à bien.

Donc, n'ayons pas trop confiance dans les maîtres en art militaire. Mais ne croyons pas plus aux prophètes qu'aux stratégitistes et aux tacticiens.

Lieutenant-colonel EMILE MAYER.
